

P : pipe

L'objet que j'aime le mieux, c'est le pistolet. J'ai tant contemplé les pages du vieux catalogue Manufrance consacrées à cet objet. On m'a abandonné ce catalogue non comme on abandonne un livre mais comme on donne un jouet, la preuve, je le range dans mon armoire pleine d'épées en caoutchouc et de combattants miniature, d'où je le tire de temps à autre. On y trouve des pages et des pages de fusils de chasse. Mais il s'ouvre de lui-même à la page des pistolets, où figurent différents modèles, avec toutes les indications en fait de munitions et de calibre. Penser que ces choses existent, qu'elles figurent dans des catalogues et qu'on peut se les procurer comme de simples aspirateurs.

J'en possède plusieurs en plastique. Je les range non pas dans mon armoire mais dans un des tiroirs de mon petit bureau, parfois je les en sors et je les tiens sous la lampe, les inclinant doucement dans un sens, puis dans l'autre, les observant sous plusieurs angles et guettant le jeu des ombres sur le mur à côté. Je me tiens longtemps devant la glace, l'arme au poing. Me parcourant minutieusement du regard depuis le front jusqu'à cette arme, puis remontant, jusqu'à ce que mon reflet soit indissociable de cette arme, habité par elle dans le moindre de ses replis.

Mon père a un vieux revolver, c'est déjà pas mal. De temps en temps il me laisse le sortir d'un de ses propres tiroirs et le soupeser, j'espère que les vrais pistolets sont moins lourds. Il ne faudrait pas les confondre avec les revolvers, qui sont pourvus d'un barillet avec lequel on peut, c'est connu, jouer à la roulette russe. J'en ai aussi, ils sont rangés dans mon armoire avec le reste de mes jouets, ce sont des choses d'un autre temps, des armes de cow-boys, qui ne font pas cent pour cent sérieux. Le pistolet est l'arme réelle que de vraies personnes utilisent après l'avoir achetée chez Manufrance. Elles la glissent dans leur poche-revolver, sous leur ceinture, dans leur holster ou la poche de leur gabardine, parmi les gens qu'on croise dans la rue certains en ont sûrement une quelque part. Est-on complet sans pistolet. Quand je porte mon imperméable à martingale avec sa casquette assortie, j'imagine à quel point je me sentirais plus authentique, plus sûr, indéniable et bien à ma place si dans ma poche j'étreignais un

automatique noir prêt à *aboyer sèchement* et à *cracher une courte flamme bleue* d'un instant à l'autre. Pour étreindre un automatique mieux vaut avoir un imperméable ou une gabardine. On peut garder la main qui étreint dans sa poche et pointer l'automatique sous l'étoffe, c'est plus discret, même si ça doit se voir tout de même. Mais les personnes extérieures à l'action, les simples passants ne verront peut-être rien ou peut-être penseront que c'est autre chose qui pointe sous l'étoffe, et inversement on peut faire pointer ce qu'on veut sous l'étoffe et laisser penser à la personne concernée que c'est un pistolet qu'on pointe. Alors qu'il s'agit en tout et pour tout, par exemple, d'une pipe. *Spirou* et *Tintin* sont pleins de gens qui, dépourvus de pistolet au moment voulu, pointent leur pipe dans leur poche faute de mieux et laissent supposer qu'il s'agit de tout autre chose. Les pipes, c'est certain, ne sont pas des pistolets, cependant il y a des points communs. Elles aussi se démontent et se nettoient, par exemple.

Je suis payé pour le savoir car je nettoie celles de mon père. Il en possède un tiroir plein dans son bureau, plus trois ou quatre spécimens sur son guéridon, pour l'usage courant. Avec les pipes vont toutes sortes d'objets obligatoires, bourre-pipe, cure-pipe, nettoie-pipe, blague, pot à tabac, ratelier, allumettes, une pipe ne s'allume pas avec un briquet. Sur la table de la cuisine, j'étale une fois par semaine le matériel et du papier journal, puis les phases de l'opération se succèdent toujours dans le même ordre : dévisser l'embout, actionner le cure-pipe, passer le nettoie-pipe, nettoyer le filtre métallique à

l'alcool, laisser sécher. Assis le soir à son bureau dont un tiroir est bourré de pipes et l'autre contient un revolver, mon père fume d'une main une pipe nettoyée par moi tout en écrivant de l'autre sur son sous-main de cuir avec son stylo, qu'il faut remplir de temps à autre à la bouteille d'encre Waterman, rangée dans le tiroir des plumiers gommés et crayons, dont l'un rouge à une extrémité et bleu à l'autre.

Je le comprends. Quand on écrit, il est bon d'être environné d'objets annexes et d'accessoires familiers. Moi aussi, plus tard, j'aimerais longtemps avoir sous la main, en écrivant, de pareils objets. Car j'aurai découvert à mon tour la vertu spéciale des pipes. Dans une main, on tient le stylo, mais le stylo est incertain, aléatoire et parfois là avant tout pour le décorum, alors que la pipe, une fois allumée, suit son cours, qu'on écrive ou pas. Du coup, on écrit bel et bien, et le stylo devient utile. Le stylo court tandis que la pipe fume en gargouillant, si le stylo cesse quelques instants de courir, la pipe continue sereinement de crachoter, elle assure une manière de continuité en arrière-plan et cette continuité influe par simple parallélisme sur l'autre geste, le stylo bientôt se remet en route, tandis que la fumée persiste à rouler et dérouler ses filets bleus. Le stylo entre les doigts, la pipe à la bouche, à portée de main le cendrier et les allumettes, sous la lampe, environné d'un nuage de Scaferlati, on est authentiquement un incontestable écrivain, auquel rien ne manque. Peu importe ce qu'on écrit : roman policier fondé sur un système de numération et d'associations verbales tellement compliquées qu'on

s'y perd, roman de science-fiction multipliant les niveaux concurrents de réalité au point que soi-même on ne sait plus quel est le bon niveau, poèmes abscons, l'important, c'est la pipe, l'heure, la lampe, la certitude de faire ce qu'on doit. Plus tard, on lâchera la pipe pour la cigarette, qui est d'une consommation plus fragmentaire, saccadée, ponctuée de blancs, et ça ira mieux. Mais pour compenser le caractère sporadique de la cigarette on ajoutera le verre d'alcool, qu'on peut faire durer, mais pas trop, sinon ce verre ne rime à rien, seulement, de verre en verre, l'effet bénéfique sur le plan de la production écrite devient discutable. On renoncera pour finir au verre. Puis on renoncera à la cigarette, puis au stylo, puis à la lampe, dans le noir et à la lueur blafarde de l'écran on tâtonnera les mains vides. Ça commencera à devenir lisible.

Pierre Ahnne